

« RUINES DE RUINES » ET « RUINE DE L'ÂME »

› **Henri de Montety**

On peut laisser une trace dans l'histoire en construisant une pyramide (le pharaon Khéops) ou en détruisant le temple d'Artémis à Éphèse (le vandale Érostrate).

Au terme de son étude sur l'iconoclasme contemporain, Dario Gamboni (1) arrive à la conclusion que l'iconoclasme est « la forme la plus visible de la disqualification de l'art », il affirme aussi que « l'élimination et la conservation sont, dans le processus de construction du patrimoine, comme les deux visages opposés de Janus ».

Autoproclamation, disqualification : arguments de l'artiste et de l'iconoclaste

Pourquoi disqualifier l'art ? C'est alors qu'il faut revenir au raccord entre la trace et l'œuvre. L'acte fou d'Érostrate, qui incendia l'une des sept merveilles du monde afin que son nom traversât les siècles, a fait des émules (et pas seulement actuellement au Moyen-Orient), comme en témoigne la confusion de plus en plus fréquente entre l'œuvre d'art

et la simple trace. Quand l'acte devient lui-même de l'art, l'acte le plus radical, le plus irrémédiable en est la quintessence : la destruction d'une œuvre d'art. Dario Gamboni évoque le « *ready-made* réciproque » de Marcel Duchamp *Se servir d'un Rembrandt comme planche à repasser* (1916). D'une certaine manière (assez perverse), l'ordre des valeurs est rétabli, puisque c'est une forme d'art, dans ces conditions, et non plus seulement sa destruction, qui procure la renommée. D'une autre manière (tout aussi perverse), c'est la renommée qui désormais fait l'art (et l'artiste). Du reste, tous les iconoclastes n'ont pas l'ambition d'être des artistes. Certains se contentent d'être des bandits. Mais la plupart visent la renommée, c'est-à-dire la maîtrise du temps.

Henri de Montety est docteur en histoire.

› lacampagnegalante@orange.fr

Revenons à Gamboni et au processus de modernisation, d'autonomisation progressive de l'art, c'est-à-dire à son éloignement des schèmes de la croyance religieuse en même temps qu'au passage d'une économie fondée sur la commande à des échanges soumis au marché et aux marchands. Notons ici, en guise d'interface inopinée entre l'art et les affaires, la coïncidence du mouvement Dada avec la théorisation par Schumpeter de la « destruction créatrice ».

Comment en est-on arrivé là ? Dario Gamboni s'est intéressé à la destruction de l'art sous toutes ses formes et pour tous les motifs possibles. Sa neutralité méthodologique lui permet d'aborder tour à tour des phénomènes aussi divers que les destructions commises lors de la Réforme et de la Révolution, l'embellissement des villes au XIX^e siècle, l'élimination des monuments soviétiques après la chute du Mur ou les « performances » contemporaines, officielles ou non (2). D'après lui, les excès de la Révolution en même temps que la passion des révolutionnaires pour le patrimoine ont fait de la destruction de l'art un tabou, d'où la nécessité, pour celui qui veut détruire une œuvre, de procéder au préalable à sa « disqualification ». À cet effet, l'iconoclaste doit s'adapter au contexte. Les autorités retirèrent ainsi, en plein New York, une gigantesque sculpture de Richard Serra (*Tilted Arc*) en arguant aux avocats de l'artiste qu'elle « n'exprimait rien » et ne relevait donc pas du premier amendement de la Constitution sur la liberté d'expression. À Berlin, un Lénine monumental fut démantelé parce que son auteur, Nikolai

Tomsky, s'était lui-même disqualifié en liant trop étroitement son art à un régime déchu. En 1980, une installation temporaire dans un jardin public de Suisse consistant en l'enfouissement de seize postes de télévision fut détruite. Le coupable était un jardinier qui prétexta malicieusement avoir jeté aux ordures les appareils car il ignorait leur valeur artistique. Prétendument involontaire, la disqualification est totale.

En donnant toutes ces raisons, Gamboni donne-t-il raison aux iconoclastes ? En observateur, il affirme vouloir rester neutre. Sur un autre plan, toujours sans prendre parti, il évoque les paroles de Thierry de Duve selon lequel l'art moderne a peu à peu remplacé la question « est-ce beau ? » par « est-ce de l'art ? ». Duve s'en félicitait, car l'art y gagnait, selon lui, une liberté illimitée. Il faut lire attentivement l'étude fouillée de Gamboni pour longer les courbes de sa neutralité.

Le patrimoine et la poésie

Solution proposée au détour d'une page : « c'est à ses ennemis » que l'on reconnaît l'art. Ses ennemis sont aussi ceux de l'humanité, c'est pour cela qu'il faut le protéger. Du reste, on protège l'art, mais on ne sait toujours pas (pas toujours) ce qu'il est. D'où la floraison de politiques du patrimoine dont Dario Gamboni, tout en reconnaissant leur caractère indispensable, met en évidence combien certains aspects ont été jugés arbitraires ou incohérents, à commencer par le musée lui-même, dont Quatremère de Quincy, au début du XIX^e siècle, disait déjà qu'il était la « négation de l'art », jusqu'au « vandalisme embellisseur » contemporain (Hausmann, les Halles, Louis Pradel à Lyon...), culminant aujourd'hui avec le « façadisme » des immeubles (dont on conserve seulement la façade en bétonnant l'intérieur). Pendant ce temps, Arman détruit à la masse un appartement bourgeois reconstitué dans une galerie de New York (*Conscious Vandalism*, 1975).

Et la poésie ?

Dans son court essai (3), Alain Schnapp déclare que la poésie, les épitaphes funéraires en particulier, « participent d'une culture civique [...] qui définit un équilibre entre la mémoire et l'oubli ». La poé-

sie est immortelle, quand les pierres les plus solides finissent un jour, sinon par disparaître, au moins par perdre leur sens, par devenir, en l'absence d'une trace écrite, des « ruines de ruines » (selon l'expression de Benjamin Péret). En Mésopotamie, où les bâtiments étaient en briques, les rois faisaient graver dans l'argile des fondations le plan des monuments, afin que ces derniers fussent reconstruits plus tard, mais « sans aucun souci de cohérence entre les styles ».

L'obsession de la trace prend un autre sens lorsque Alain Schnapp rappelle que, selon Pausanias, c'est pour « laisser témoignage du comportement barbare des Perses » que les Grecs décidèrent de ne pas reconstruire les temples de Platée. Ces ruines grecques en tant que « symbole politique » sont un écho lointain et prémonitoire d'un serment qui paraît à la fois superflu et fragile : « plus jamais ça ! » Les serments n'ont pas la force de la poésie.

D'ailleurs, si c'est la poésie qui sauve, qu'est-ce que la poésie ? Retour à la question initiale. La réponse risque fort d'être une tautologie : la poésie est belle si elle reste elle-même, si elle est durable. Jadis, comme le rappelle Gamboni, l'Autrichien Alois Riegl établit une typologie des valeurs applicable aux monuments dans laquelle l'ancienneté devait triompher de toutes les autres (usage, nouveauté, adaptabilité, conformité...), pour la simple raison qu'elle seule résisterait au temps.

Le temps perdu

La conjugaison de différents types de vandalisme a permis d'associer des protagonistes aussi variés que les sans-culottes, certains activistes politiques du début du XX^e siècle ou les démolisseurs de statues soviétiques non seulement avec le baron Haussmann ou les rénovateurs de centres-villes contemporains, mais aussi avec les artistes Dada et autres installateurs d'œuvres autodétruites ou de ruines plus ou moins durables (tout autant qu'avec les détracteurs de ces derniers). Ce faisant, Dario Gamboni a mis en évidence la volonté propre aux iconoclastes d'en finir avec une époque ou une culture qu'ils jugent

contrefaite ou égarée, leur ambition d'imposer une nouvelle vision du monde radicalement différente afin d'entrer dans les temps nouveaux. Le rôle des artistes devrait être de proposer les contours de ces nouvelles visions du monde. Mais, avec la modernité au long cours, le temps s'est raréfié. Dans l'incapacité d'en finir avec un présent qui dure, les artistes eux-mêmes sont tentés de se joindre au carnaval funèbre des iconoclastes. Sans exclure une part de cynisme à l'échelon individuel, leur sabotage collectif manifeste une absence de vision du futur. Sauve qui peut !

1. Dario Gamboni, *la Destruction de l'art. Iconoclasme et vandalisme depuis la révolution française*, traduit par Estelle Beauseigneur, Les Presses du Réel, 2015.

2. *La Destruction de l'art* est la traduction d'un livre publié en 1997, c'est-à-dire dans le contexte des destructions massives de l'art monumental dans les anciens pays communistes. Dario Gamboni, qui n'y a pas apporté de révision, soutient dans la préface inédite que les récentes destructions perpétrées par les islamistes au Moyen-Orient ne modifient pas substantiellement ses conclusions, si ce n'est qu'elles mettent encore davantage en évidence le rôle puissant et ambigu des médias.

3. Alain Schnapp, *Ruines. Essai de perspective comparée*, Les Presses du Réel, 2015.

PS. La roue du patrimoine en ce moment tourne vigoureusement. Voir, cet été, l'installation d'art contemporain dans les jardins du château de Versailles, elle-même vandalisée à plusieurs reprises, ou la campagne lancée pour sauver les « Guignols ». L'art, le saccage et la liberté se poursuivent les uns les autres comme des hamsters dans une cage. (Qui sait jusqu'où cela peut mener ?)